



LE PSYCHOMATON

Au Théâtre PÉRISCOPE
Du 19 avril au 5 mai 2007

En vente

1\$

C A H I E R D ' A C C O M P A G N E M E N T

LE PSYCHOMATON

TEXTE Anne-Marie Olivier

MISE EN SCÈNE Véronika Makedissi-Warren

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE Christian Garon

DISTRIBUTION Hélène Florent
Hugues Frenette
Érika Gagnon
Éric Leblanc
Édith Paquet

DÉCOR Élise Dubé

COSTUMES Julie Morel

ÉCLAIRAGES ET DIRECTION TECHNIQUE Christian Fontaine

CONCEPTION SONORE Jean-Sébastien Côté

CONCEPTION VIDÉO ET GRAPHISME Mario Villeneuve

DIRECTION DE PRODUCTION Érika Gagnon

RÉSUMÉ

Derrière le comptoir d'un dépanneur, Josée s'étonne du besoin d'aide criant que vivent les gens de son quartier. Avec le concours de Polo, elle invente une machine qui dépannera littéralement le moral des gens. La machine aux allures de photomaton, régurgite un judicieux (!?) conseil, une solution à chaque problème émis lors de la consultation. L'appareil endosse plusieurs fonctions selon les humeurs des clients : refuge, cachette, confessionnal, oreille attentive et fine psychologue pour les uns... ou objet de convoitise, outil d'exploitation... pour les autres.

Mais Josée est persuadée du bien qu'elle peut accomplir et susciter : « *Ma théorie d'la vie, c'est pas compliqué, c'est qu'on fait partie d'une grande chaîne d'amour sauf qu'on le sait pu!* ». Anne-Marie Olivier, avec le style tendre et décapant qu'on lui connaît, nous fait découvrir une galerie de personnages qui, tous plus au moins paumés, sont à la recherche d'un peu de bonté, en quête d'un répit ou d'un miracle.

INTERPRÈTES



Hélène
Florent



Hugues
Frenette



Érika
Gagnon



Éric
Leblanc



Édith
Paquet

JOSÉE En partant du principe que le monde est affreux, laid et cruel, mais surtout sans sens (sens unique mais multiple aussi). Je me dis que ça se peut pas. C'est impossible, la solution doit être cachée au cœur même de l'énigme.

POLO Pas sûr de suivre.

JOSÉE Polo, je me hisse du haut de mon secondaire cinq, pour regarder l'horizon. Quand je regarde juste de même, je vois rien. Tout est noir. Mais si je redouble d'ardeur avec mes yeux bioniques, un espoir microscopique se pointe le bout du nez, comme un soleil, comme une éclaircie.

POLO J'aime pas ça rien comprendre.

JOSÉE Lâche-moi pas Polo... accepte d'être mélangé.

POLO Oui oui mais aide-moi pareil, m'a me prendre un autre bière.

JOSÉE Tu te souviens de nos cours de physique en secondaire cinq?

POLO Oaf! je loafais pas mal...
(Elle dessine et explique.)

JOSÉE L'atome est au cœur même de la matière, de la vie pi de la mort. Pi comme tout : y'est fait de positif et de négatif. Nous autres les humains on est pareil à des électrons. On gravite constamment autour du bonheur. Dans toutes les sphères : famille, argent, politique, gestion des déchets, religion, technologies...

POLO O.K.

JOSÉE On gravite sans arrêt, attirés-étourdis

POLO Oui pi.

JOSÉE Y faut trouver un point de fusion entre l'homme et son bonheur.

POLO Comment?

JOSÉE C'est ça que toi pi moi y faut trouver, y faut !

POLO Nous autres?

JOSÉE Oui.

[...]

JOSÉE Voyons Polo, j'ai besoin que tu focusses sur notre projet... de quoi le monde a besoin...

POLO Y'ont besoin de parler pi de sentir vraiment écouté !

JOSÉE Oui c'est bon ça Polo ! Enfin tu sors quelque chose qui a du bon sens ! Oui on va précurser on va faire une machine qui écoute... une confesse électronique, une oreille bionique

POLO Comme les cabines où on se fait poser?

JOSÉE Exac.

POLO Qu'est-ce qui va sortir à place des photos?

JOSÉE Je sais pas, wou! Je pense que je flippe

POLO Yes.

JOSÉE Polo?

POLO Oui?

JOSÉE As-tu la foi là-dedans?

POLO *(la regardant dans les yeux, un temps)* Complètement.

JOSÉE Tes yeux brillent.

POLO Veux-tu qu'on couche ensemble?

JOSÉE Euh non.

POLO Ah! o.k.

Photo : Mario Villeneuve



ENTRETIEN AVEC ANNE-MARIE OLIVIER

Auteure



Propos recueillis par Karine Côté.

Comment s'est amorcé le travail d'écriture?

D'abord, j'ai rencontré les membres du groupe Ad Hoc pour discuter du sujet de la pièce. Avant tout, elles désiraient parler de notre monde actuel un peu chaotique, de l'adéquation entre notre façon d'agir et nos valeurs profondes, de la solitude en ville, de la vitesse effrénée qui nous emporte, de nos références, de la montée de la droite... On a voulu embrasser tous ces sujets à travers nos différentes façons de voir le monde. Je trouve qu'il n'y a pas beaucoup d'endroits où on peut réfléchir collectivement et le théâtre existe pour ça, il doit être un miroir. Dans *Le psychomaton*, on parle d'amour, de violence, de détresse psychologique, de pauvreté, de sexualité, d'alcoolisme... Le phare de la pièce, celle par qui toutes les questions sont posées, c'est le personnage de Josée. Du haut de son secondaire 5, elle cherche des réponses à ses interrogations existentielles. Par sa soif de comprendre, Josée me ressemble. D'ailleurs, je suis un calque de tous mes personnages et ça me fait un peu peur!

Quelle a été la différence entre l'écriture d'un texte solo et un texte de commande?

Le Psychomaton est ma première pièce de théâtre de création, elle a donc pris la forme d'une «pièce-école», dans le sens où elle représente pour moi un apprentissage. Je suis consciente qu'elle n'est pas parfaite, elle me semble même un peu brute. Le plus difficile dans cet exercice, c'est le détachement par rapport à ce que je donne comme matériel. Je veux livrer un texte complet, avec suffisamment de matière pour les comédiens et de beaux défis pour la mise en scène. Bref, je veux qu'il y ait suffisamment de viande autour de l'os (même si je suis végétarienne!).

Lorsqu'on écrit une pièce sur commande, il faut toujours se conserver une marge de liberté. Au cours des répétitions, lorsque je sentais que ce que j'avais imaginé ne fonctionnait pas, j'étais toujours ouverte aux changements. L'équipe a été très active et présente, nous avons appris ensemble à construire cette création. Tout le monde a exprimé son avis sur la justesse de la parole, par exemple, certaines répliques sont de Véronika et d'autres de Hugues.

Tout au long du travail, la mise en scène a accompagné la création. J'ai laissé beaucoup de libertés à Véronika, tout en demeurant en étroit contact avec elle. Ensemble, nous avons travaillé une chose à la fois, personnage par personnage, scène par scène. Pour un auteur, c'est un contexte de création idéal. Les portes m'étaient toujours ouvertes, ce qui est une chance inouïe. C'est un peu comme si l'on m'invitait à aller voir un lever et un coucher de soleil. C'est très excitant. Puis, après chaque étape de création, j'ai pu prendre le temps de m'arrêter et de laisser le texte reposer. Je continuais à réfléchir : Quel est le monde dans lequel je vis? Qu'est-ce que je veux dire à mes contemporains?

Quelles ont été les grandes remises en question dans ce travail?

Il faut tout d'abord écarter mes remises en question personnelles, parce qu'elles sont permanentes! Je me demande toujours si je suis une auteure. Je crois que je ne suis une «vraie auteure» que lorsque je travaille sur le terrain avec de bons acteurs et un metteur en scène de qualité. Quand je suis toute seule chez moi, mon texte n'existe pas. Par ailleurs, je me demande si en accumulant de l'expérience de création, je serai capable de davantage de remises en question. Est-ce que j'arriverai à tout changer si cela s'avérait nécessaire? Robert Lepage le fait, il est capable de complètement chambouler son spectacle n'importe quand! Je trouve cette faculté d'adaptation admirable.

En tant qu'équipe, nous nous trouvons toujours en pleine remise en question parce que nous voulons que notre pièce rejoigne les gens. Personnellement, je serai très présente au cours des représentations, et je tendrai attentivement l'oreille pour savoir si les spectateurs embarquent dans notre jeu. Les gens prennent le temps d'interrompre le fil de leur vie pour venir au théâtre, alors nous devons les atteindre. Tous les choix qui ont été opérés au cours du travail allaient en ce sens. Si nous ne réussissons pas, ce sera l'ultime remise en question avec un grand « U »!

Est-ce que le fait d'être comédienne influence votre façon d'écrire?

Je crois que oui. Jouer pendant que j'écris influence mon écriture. Profondément, j'ai besoin de jouer et d'écrire pour m'équilibrer, pour comprendre mon monde et continuer d'apprendre. J'essaie d'entrer dans cette grande aventure qu'est le théâtre par différentes portes, pour me permettre d'avoir plus d'acuité et d'avancer. Cela engendre une circulation d'idées, d'air, de points de vue qui, pour moi, est essentielle.

Qu'est-ce qui vous pousse à écrire?

L'être humain au complet me fascine. Je crois que c'est primordial de savoir se regarder, se reconnaître et d'accepter de se voir caricaturé ou distorsionné. Parce que le théâtre est un miroir déformant. On agrandit certains aspects, on appuie sur d'autres. La carte géographique de l'être humain est absolument fascinante quand on observe toutes ses zones : sa détresse, ses élans de liberté, ses espoirs ou ses déceptions. Je pense qu'on a avantage, non pas à se regarder le nombril, mais à se confronter pour évoluer, pour se voir plus lucidement. J'aime regarder les autres, essayer de me glisser dans leur peau pour deviner ce qu'ils pensent, ce qu'ils vivent. J'essaie de découvrir ce qui nous rapproche et ce qui nous éloigne. Je ne me lasse jamais de regarder les gens et de sentir la vie qui passe, la vie qui bat.

Anne-Marie Olivier s'est inspirée de la démarche d'écriture du conte urbain pour créer ses personnages. En voici une définition :

Le conte urbain

Raconter une histoire. Faire rire, pleurer, réfléchir, éternuer. Un conte urbain permet, par l'oralité, de faire voyager le public. Renouant avec la tradition du conte, puisqu'il s'agit d'un récit raconté directement au public, le conte urbain aborde des sujets qui nous touchent tout en dépeignant la société urbaine.

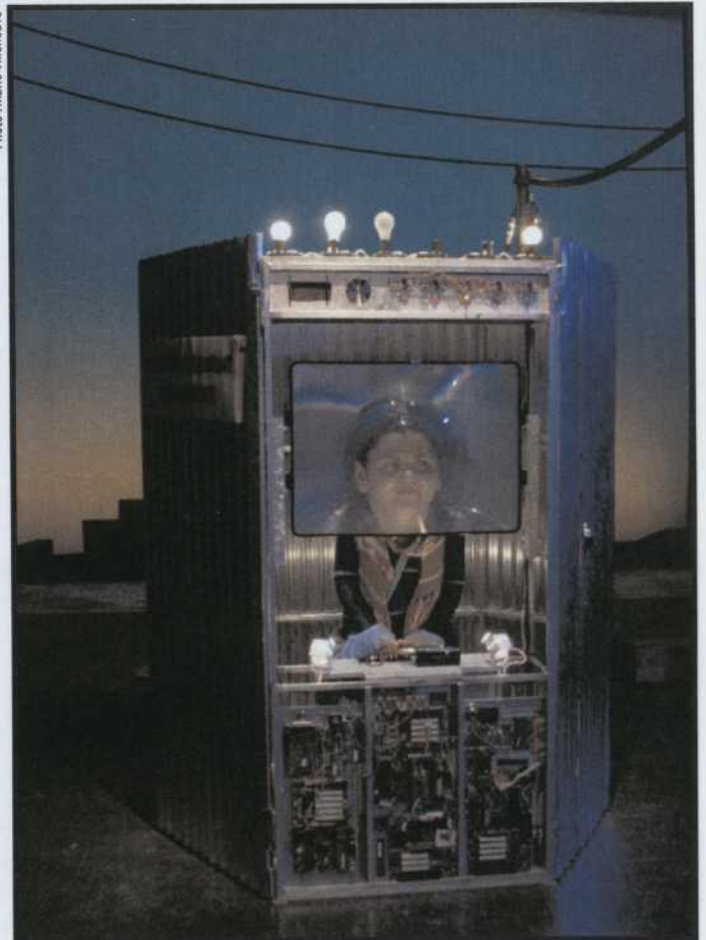
L'écriture d'un conte permet une très grande liberté. La seule restriction se trouve au niveau de la forme. L'auteur doit tenir compte de l'oralité et s'exprimer à la première personne du singulier. Cependant, l'oralité peut jouer sur différents niveaux de langue, le narrateur peut aussi bien s'exprimer dans un français littéraire ou encore utiliser le jocular ou l'argot le plus vulgaire. Ce qui est important, c'est que l'histoire capte les spectateurs.

Ce qui m'intéresse aussi dans l'écriture, c'est la recherche... J'aime les frontières entre le tragique et le comique, entre le pathétique et le cynique. Je vois ces mélanges dans la vie et j'ai envie de les voir exacerbés au théâtre. La rencontre avec l'autre a aussi pour moi quelque chose d'extatique. Préparer une pièce, c'est comme préparer un grand banquet, c'est une fête qu'on partage, qu'on goûte ensemble.

Le conte urbain est à la source de votre écriture de *Gros et détails*. *Le Psychomaton* est-il aussi inspiré de cette forme littéraire?

Je suis partie du conte urbain pour me diriger vers le théâtre, en utilisant le monologue. La démarche d'écriture a été différente de celle empruntée pour *Gros et détails*, mais j'ai tenté de conserver la même poésie dans la façon dont Josée ou d'autres personnages, comme Jimmy Parent, s'expriment. J'ai adoré écrire de nombreux personnages, il y en a une vingtaine en tout. Finalement, *Le Psychomaton* emprunte une forme hybride entre le conte et le théâtre. Présentement, je poursuis mon travail d'écriture dans cette voie avec une nouvelle pièce qui sera lue au printemps à Montréal, qui s'appelle *Mon corps deviendra froid*. Par la suite, je vais m'attabler pour écrire mon prochain spectacle solo...

Photo : Mario Villeneuve



Edith Paquet

ENTRETIEN AVEC VÉRONIKA MAKDISSI-WARREN

Metteure en scène et comédienne



Photo : Louise Leblanc

Propos recueillis par Karine Côté.

Comment s'est amorcée l'aventure de la pièce *Le Psychomaton*?

En 2003, Le Groupe Ad Hoc (fondé par Hélène Florent, Édith Paquet et moi-même) montait une première production, *Les Gagnants* de François Archambault, qui a eu de bons échos. Grâce à ce succès d'assistance, nous avons pu dégager un surplus budgétaire (ô miracle !) que nous avons immédiatement investi dans l'écriture d'un nouveau texte dramatique. L'écriture d'Anne-Marie Olivier nous remuait et nous rejoignait. Nous aimions particulièrement sa folie, sa façon originale de dépeindre Québec, son humour décapant. Nous lui avons alors commandé une pièce à plusieurs personnages.

Au début du travail, nous avons tenu des ateliers d'improvisation pour découvrir les sujets qui nous touchaient de près et les défis d'actrices que nous désirions relever. Pendant cette phase de création, nos sens étaient constamment à l'affût de tout ce que nous voyions ou entendions. Tout le monde a contribué à la création par ses anecdotes et Anne-Marie a été ouverte à toutes nos découvertes et propositions. Après quelques rencontres, un thème s'est imposé : l'omniprésence de la machine aujourd'hui. Cette technologie censée nous rapprocher nous éloigne plus souvent qu'autrement. Le sujet allumait notre auteure : l'idée du psychomaton naissait.

Êtes-vous demeurées près l'une de l'autre tout au long de l'écriture?

Du début de la création à la première du spectacle, l'écriture et la mise en scène ont cheminé en étroite collaboration. Les portes de nos salles de répétitions ont été ouvertes en tout temps pour Anne-Marie. J'aime accorder cette place à l'auteur pour que le spectacle lui ressemble et rien de plus facile que de travailler avec une dramaturge de sa qualité et de sa réceptivité. Comme elle est aussi actrice, elle possède une intuition particulière en ce qui a trait au personnage et à sa construction.

Nous avons organisé le montage du spectacle ensemble. Nous avons collé les 42 petites scènes sur des cartons et avons manipulé leur ordre jusqu'à l'agencement idéal pour nous. La mise en scène, mais aussi la distribution ont influencé cet assemblage. Par exemple, il n'y a que cinq acteurs sur scène et nous ne pouvions faire entrer la même personne deux fois de suite. Nous avons donc dû déplacer des portions de texte pour favoriser, et la circulation, et le récit.

Quels ont été les grands défis de mise en scène?

La mise en scène en elle-même constitue un grand défi pour moi. Avec *Les Gagnants*, j'en étais à ma première mise en scène professionnelle. Cette nouvelle expérience m'a donné envie de poursuivre cette démarche. La mise en scène est une approche différente de l'interprétation : rester extérieure à la scène et diriger des comédiens m'a permis de découvrir une nouvelle facette du jeu d'acteur. *Le Psychomaton* a été particulièrement complexe à mettre en scène, parce que cette pièce est construite de plusieurs petites scènes. J'avais en main un véritable casse-tête à assembler : j'ai eu l'impression de monter tout le contour – le ciel et le gazon – pour ensuite mettre en place les morceaux de l'intérieur – les personnages et le décor. Je crois maintenant que j'ai trouvé tous les morceaux, sans en perdre aucun ! C'est un 2 000 morceaux en 3D en plus !

Un autre défi que m'a réservé la mise en scène concerne l'utilisation de la vidéo. Je ne suis pas portée naturellement à recourir à la technologie. Je préfère privilégier la théâtralité. Or, la présence de la machine imposait la vidéo. Avec le concepteur Mario Villeneuve, notre défi était donc de l'intégrer tout en servant le spectacle avec tout son côté ludique. Ce procédé de l'image avait des avantages, il ajoutait des points de vue différents au public et le rapprochait des acteurs. Cependant, il était primordial que cet outil soit souple à manier et que l'acteur demeure maître de cette technologie sur scène. Pour cette raison, on a opté pour la simplicité en intégrant la vidéo par le biais de caméras de surveillance entièrement manipulées par les acteurs.

Installer un décor reconnaissable était une autre préoccupation importante pour nous. La scénographe Élise Dubé et moi avons observé attentivement l'architecture et la configuration de la Basse-Ville. Nous devons répondre à certaines contraintes imposées par les lieux mêmes de l'action principale, un dépanneur, un atelier et un psychomaton ! Comment représenter ces lieux en conservant un certain degré de transposition, un espace pour l'imaginaire?

Nous avons choisi de procéder par collage, en ne conservant que certains éléments évoquant le lieu réel, comme un simple comptoir pour représenter l'ensemble du dépanneur. C'est aussi dans cette optique que Julie Morel a conçu les costumes. Les changements de personnages ne requièrent parfois que l'ajout d'un simple élément. On pourrait aller jusqu'à dire que l'ensemble de la mise en scène ressemble à une courtepoinette.

« Je voulais qu'on sente la ville : des gens qui marchent et parlent constamment, du mouvement, des sons urbains omniprésents, voire aliénants. Je voulais créer un quartier. »

Photo : Mario Villeneuve



Hugues Frenette et Hélène Florent

Dans quelle ambiance vouliez-vous plonger les spectateurs?

Je voulais qu'on sente la ville : des gens qui marchent et parlent constamment, du mouvement, des sons urbains omniprésents, voire aliénants. Je voulais créer un quartier. J'habite dans le même immeuble du quartier Saint-Jean-Baptiste depuis 10 ans et je ne connais pas mes voisins. Je réalise qu'on peut demeurer longtemps au même endroit sans jamais créer de liens avec les gens que l'on croise quotidiennement. C'est ce que dépeint *Le Psychomaton*. Des gens d'un même milieu se côtoient, leurs vies ont des répercussions les unes sur les autres, mais ils ne se rencontrent jamais réellement.

Photo : Mario Villeneuve



Eric Leblanc et Hugues Frenette

ENTRETIEN AVEC ÉLAINE BOURQUE

Psychologue à la Maison de la santé



Photo: Lucie Lépine

Propos recueillis par Karine Côté.

Vous exercez votre profession de psychologue au coeur du quartier Saint-Roch, pouvez-vous me parler de ses habitants?

D'abord, le quartier Saint-Roch a déjà été chic et « in » avant les années 60. Des personnes s'y sont alors installées et y vivent toujours. Il y a une grande partie de la population qui vit dans la pauvreté, il y a aussi des étudiants, des artistes, et, depuis peu, une nouvelle communauté BCBG qui s'installe dans des unités de luxe. Aujourd'hui, la population de Saint-Roch provient de toutes les couches de la société. Même la classe moyenne, qui autrefois y était absente, s'installe tranquillement dans des logements ou condos neufs. Quand on déambule sur la rue Saint-Joseph, on croise autant de gens qui quêtent ou qui sortent d'une piquerie, que d'hommes et de femmes d'affaires. Les gens se côtoient, mais ne cohabitent pas si bien. Je constate beaucoup d'exclusion.

Quel serait le portrait de cette population?

Le portrait est difficile à dresser à cause de la grande diversité de la population. On remarque beaucoup de solitude, surtout chez les personnes âgées. On peut aussi constater de graves problèmes d'estime de soi auprès de la population plus pauvre. Précisons que la pauvreté n'écarte pas nécessairement le bonheur.

Quelqu'un peut souffrir de précarité financière mais se sentir heureux en trouvant un bien-être dans son milieu, simplement parce qu'il se sent chez lui. Les gens démunis qui habitent Saint-Roch entretiennent un sentiment d'appartenance envers leur chez-soi, leurs pubs, leurs commerces, leurs amis... Cependant, avec tous les changements qui se sont produits dans le quartier au cours des dernières années et la venue de la communauté plus riche, certains ont perdu ce sentiment essentiel; ils se sentent immigrants dans leur propre milieu. Le déracinement et l'inquiétude face à l'avenir peuvent également engendrer de l'anxiété et des sentiments dépressifs. Plusieurs vivent dans une incertitude angoissante. Seront-ils évincés de leur logement? Leurs immeubles seront-ils détruits au profit de la construction de condos de luxe? Pour se libérer de la douleur, certains consomment de l'alcool, des drogues ou se branchent sur la télévision. En ce qui concerne les gens qui vivent un véritable problème de santé mentale,

ils sont littéralement éjectés du quartier. Plus on vit dans un monde riche et aseptisé, plus on se laisse gagner par la compétition et la performance, plus on se sent menacé par la folie et moins on veut la voir. Ceux qu'on appelait affectueusement les « fous du village » se font à présent chasser de la rue Saint-Joseph. Parfois, les commerces ont même recours à la police pour les éloigner. Ils dérangent la nouvelle image du quartier.

Y a-t-il plusieurs ressources d'entraide dans le quartier?

Oui, heureusement. Une grande part de la population est vulnérable financièrement et psychologiquement. La plupart des gens n'ont pas les moyens de suivre une thérapie et les ressources, comme les CLSC, sont débordées. Or, il n'y a aucune liste d'attente pour aller boire un café dans un organisme communautaire. L'écoute y est gratuite. Les gens sentent un besoin de relation, ce qui est très humain, et cherchent simplement à le combler.

La pièce *Le Psychomaton*, met en relief la relation d'aide que les personnages entretiennent avec une machine et pose ainsi le problème de notre rapport à la technologie. Est-ce que cette relation avec la technologie dans notre société, vous inquiète?

Bien sûr. Les êtres humains n'ont pas seulement besoin de parler, mais de recevoir aussi, de réaliser un échange. Autrefois, les gens pouvaient se confier au curé du village, les grandes familles favorisaient l'approfondissement des liens, les femmes et les hommes se regroupaient entre eux pour s'entraider. Aujourd'hui, on vit avec une carence en relations humaines qu'on tente de combler par la technologie. Grâce à Internet, il est possible de parler à quelqu'un à l'autre bout de la planète en quelques secondes, c'est puissant! Mais cela peut-il remplacer un vrai contact humain, avec quelqu'un de présent physiquement, qui respire au même rythme que soi? Certaines personnes n'ayant pas le temps de rencontrer un thérapeute vont même jusqu'à solliciter une thérapie par internet... Entrons-nous dans l'ère du « clavardage thérapeutique »?

Dans le train de vie actuel, où tout fonctionne en accéléré, les gens travaillent trop et sont joignables 24 heures sur 24. Plusieurs n'y trouvent plus suffisamment d'espace pour respirer. La dépendance à ces machines et le contexte actuel de performance engendrent généralement des relations humaines plus pauvres. Ce qui est inquiétant, c'est non seulement cette altération du contact humain, mais également l'oubli du plaisir de prendre son temps... Nous devons à tout prix déceler le rythme pour nous rapprocher de celui de la nature.

Élaine Bourque est psychologue à La Maison de la santé, centre niché au coeur du quartier Saint-Roch dont la mission est d'intégrer de façon efficace et harmonieuse les interventions touchant à la santé des personnes. Au sein de la communauté, La Maison de la santé tient à offrir des heures de disponibilité, des soins et des services à une population économiquement défavorisée dont la santé globale lui tient tout autant à coeur.

COUP D'ŒIL SUR LE QUARTIER SAINT-ROCH

Le quartier Saint-Roch, l'un des plus anciens faubourgs de Québec, est situé dans le secteur Basse-Ville de Québec, entre le cap Diamant et la rivière Saint-Charles. Au cours du 18^e siècle, les résidents sont principalement des artisans et des gens dont le métier est relié à l'activité maritime et portuaire. Le faubourg connaît une véritable expansion au 19^e siècle : la vague de prospérité de la construction navale a pour effet d'inciter de nombreux ouvriers à s'y établir. À la fin du 19^e siècle, l'industrie manufacturière et le développement du secteur commercial remplacent la construction navale, qui est en déclin. Jusqu'au début des années 1940, le quartier Saint-Roch connaît une période favorable grâce à l'implantation de nombreuses entreprises manufacturières. La rue Saint-Joseph constitue la principale artère commerciale de la ville, et attire une vaste clientèle.

Après la Deuxième Guerre mondiale, le quartier cesse petit à petit d'attirer les commerces et les industries. D'ailleurs, plusieurs disparaissent pour s'installer dans les banlieues. Au cours des années 1960, un grand nombre d'habitants désertent également le quartier pour s'établir dans ces agglomérations en périphérie. Dans la Basse-Ville, les résidences cossues perdent de leur prestige, la population diminue, laissant les gens plus pauvres y prendre racine. De nombreux commerces et logements sont laissés vacants et se détériorent. La construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency entraîne la démolition de tout un pan de la Basse-Ville, aggravant le déclin de ce secteur de la ville. De dynamique, le quartier passe à un long état de stagnation.

À partir du milieu des années 70, plusieurs initiatives sont mises en œuvre afin de revitaliser Saint-Roch. On met en place des mesures visant à favoriser la restauration résidentielle. En 1983, la bibliothèque Gabrielle-Roy est instaurée dans le but de relancer la vie culturelle. On érige le toit du Mail Centre-ville qui recouvre une partie de la rue Saint-Joseph. Cependant, le projet ne produit pas l'effet escompté : plutôt que d'attirer une clientèle friande de grands centres commerciaux, le mail devient le refuge des populations marginales, une place publique d'importance pour ses résidents. Les habitants plus défavorisés de Québec se forgent une véritable communauté dans le quartier.

Ce n'est qu'au cours des années 90 qu'on voit véritablement le quartier se métamorphoser. Le programme Revitalisation au cœur de la capitale privilégie la culture, les arts, l'éducation et les technologies de l'information. La réalisation du Parc Saint-Roch donne le coup d'envoi. L'implantation de l'École des arts visuels incite de nombreux étudiants à élire domicile dans la Basse-Ville.

Des artistes investissent des entrepôts désaffectés pour y créer des ateliers, ce qui conduit le quartier Saint-Roch à détenir la plus forte concentration urbaine d'artistes en atelier en Amérique du Nord. Depuis 2000, des subventions de la part de la Ville de Québec profitent aux entreprises culturelles et de communications qui désirent s'établir dans ce secteur. La destruction d'une partie du toit du Mail Saint-Roch a contribué à la relance commerciale du quartier et a permis le réaménagement de la place de l'église Saint-Roch. De nombreux édifices sont complètement rénovés et de nouveaux logements luxueux trouvent propriétaires. On assiste à une transition de la situation démographique de Saint-Roch : ses anciens habitants cohabitent avec les nouveaux arrivants. Comment se vit cette cohabitation? Quel impact cette gentrification a-t-elle sur les populations qui s'y étaient enracinées depuis déjà un bon moment ?

Aujourd'hui, la vie sociale du quartier est stimulée par les divers événements culturels. Il est redevenu un centre-ville et la nouvelle destination courue au cœur de Québec. Une réhabilitation de l'espace s'opère, un nouveau tissu social se forme à l'image de plusieurs autres centres villes en Amérique. Saint-Roch retrouve un attrait, un dynamisme longtemps souhaité par plusieurs. Mais ce renouveau tant espéré tient-il compte de la vie de tous ceux qui y habitent? Les travaux visant à retirer complètement le toit du mail sont en cours ce printemps. Cette dernière phase affirmera la mutation de ce quartier. Sonnera-t-elle aussi le glas de l'occupation du quartier et de la rue Saint-Joseph par le segment le plus pauvre de sa population?



1. Le char du Bonhomme, boulevard Charest, au défilé de la Basse-Ville en 1957.



2. Rue Saint-Joseph de nos jours.

Crédits photos :

1. Provencher Jean, *Le Carnaval de Québec*, Éditions Multimondes
2. www.telegraphe.com

PENSEES VAGADONDES AUTOUR DU SPECTACLE

LA TECHNOLOGIE

La mise en scène illustre l'omniprésence de la technologie dans nos vies. Des écrans meublent la scène pour nous donner accès à l'intériorité des personnages. Le voyeurisme auquel la mise en scène nous soumet par cette multiplication d'images n'est pas sans nous rappeler la popularité grandissante des concepts de télé-réalité qui pullulent sur nos écrans et sur le web. Pas étonnant que Josée ait recours à cette technologie pour tenter de sauver le monde...

Josée : « On va précurser on va faire une machine qui écoute, une confesse électronique, une oreille bionique... »

Une machine qui écoute : La technologie peut-elle combler le besoin d'être écouté, de parler?

Une confesse électronique : Une machine peut-elle remplacer le prêtre qui recueillait les confidences, pardonnait et orientait moralement ses fidèles?

Une oreille bionique : Ce besoin d'être écouté et de se confier est-il compatible avec les standards de performance de plus en plus exigés par notre société?

Photo : Mario Villeneuve



Erika Gagnon

LE CHOEUR

Plusieurs éléments de mise en scène contribuent à nous plonger dans l'ambiance de la ville. Dès notre entrée en salle, des sons urbains nous accueillent. Par la suite, différents personnages marchent, se croisent sans se parler, parlent au cellulaire, traversent la scène en planche à roulettes, etc. À certains autres moments, ils se réunissent à l'avant-scène et s'adressent, tous ensemble, directement au public. Dans une cacophonie organisée, ils nous jettent leurs préoccupations au visage. Ces scènes évoquent le chœur, procédé typique au théâtre grec, mais plus tard repris par plusieurs auteurs, notamment Bertolt Brecht ou Michel Tremblay.

« Le chœur représente une émanation du public. Il n'intervient pas dans le drame : il commente l'action et exprime les sentiments des spectateurs ».

CORVIN, Michel. Dictionnaire encyclopédique du théâtre, Bordas, Paris, p.184.

Ici, le chœur est hétéroclite : les gens ne parlent pas à l'unisson, tiennent des propos divergents et ne s'écoutent pas. Ce chœur dissipé peut-il renvoyer l'image de l'individualisme croissant de notre société?

LES PERSONNAGES ET L'URBANITÉ

Pour créer ses personnages, Anne-Marie Olivier s'est inspirée de la démarche d'écriture du conte urbain. L'auteur observe d'abord attentivement les gens qui composent la société. Par la suite, ces observations passent à travers le filtre de l'artiste, pour nous être redonnées dans une vérité exacerbée et poétique.

Dans *Le Psychomaton*, Saint-Roch est pris comme un microcosme de la ville, un exemple mettant à jour les conditions de vie de notre monde urbain contemporain. Là où nous sommes si proches et si loin à la fois... Voilà pourquoi l'auteure s'est inspirée des habitants de ce quartier pour créer les différents personnages de la pièce. Bien qu'ils soient tous très différents, ceux-ci ont au moins un point en commun : la solitude.

Jimmy « Bonjour. Je m'appelle Jimmy Parent. Ma mère m'a donné deux piasses pour que je vienne pratiquer mon exposé parce que chez nous y'a pas de place. »

Marilou : « Est-ce que l'amour universel existe ? (...) Les bricolages qu'on faisait avec les petits bonhommes se tenant main dans la main, c'est-tu de la marde ? »

Diane : « J'essaie de rester chez nous le plus possible. Je peux contrôler l'indice microbien »

Madame Rivard : « Si Madame Bouchard était fine, on aurait pu manger mon sucre à crème ensemble. Mais non. C'est moins de trouble de jeter que de partager. »

Théâtre PÉRISCOPE

Lieu de création et de diffusion

07
08

Frank, le garçon boucher

Du 11 septembre au 6 octobre 2007
Un petit garçon devenu grand, recolle les fragments de sa vie d'exclusion.

à tu et à toi

Du 16 octobre au 3 novembre 2007
Une fête à la fois drôle et pathétique qui nous plonge au cœur des remises en question de la trentaine.

King Dave

Du 6 au 25 novembre 2007
La fuite éperdue d'un petit roi des rues qui tente rageusement de se faire justice.

Histoires d'hommes

Du 20 novembre au 2 décembre 2007
Vagabondage au cœur des petits et grands souvenirs amoureux d'une femme aux mille visages.

Quand le sage pointe la lune, le fou regarde le doigt

Du 15 janvier au 2 février 2008
Trônant sur le dépotoir de notre vie moderne, trois clowns tendres et décapants se jouent des maux de notre temps.

Corps et âme (Body and soul)

Du 12 février au 8 mars 2008
L'odyssée du désir dans tous ses états.

Le Magicien Prodigueux

Du 25 mars au 12 avril 2008
Une arène où la sainteté et la bouffonnerie se donnent la réplique pour faire triompher l'amour.

C.H.S.

Du 1^{er} au 19 avril 2008
Un voyage extrême et brûlant qui éclaire la condition humaine.

Tête première

Du 15 au 26 avril 2008
Conte d'horreur modulé par trois voix de femmes aux destins inextricablement liés.

**Abonnez-vous
à partir de 40,50 \$
et économisez
Jusqu'à 50 %**



www.theatreperiscope.qc.ca

**RÉSERVATION
529-2183**

Une codiffusion

Une production



Billetterie
2, rue Crémazie Est
Québec (Qc) G1R 2V2
Tél.: (418) 529-2183

Le groupe AD HOC



Le THÉÂTRE plus
que jamais

17 | 18 | 19 | 20
octobre 2007

les seconds
**ÉTATS
GÉNÉRAUX**
du THÉÂTRE
professionnel québécois

ORGANISMES COMMUNAUTAIRES DU QUARTIER SAINT-ROCH

L'ARCHIPEL D'ENTRAIDE (JOURNAL LA QUÊTE)

190, rue Saint-Joseph Est ; 649-9145

CAFÉ-RENCONTRE CENTRE-VILLE (QUÉBEC) INC

796, rue Saint-Joseph Est ; 640-0915

CENTRE OZANAM DE LA SOCIÉTÉ SAINT-VINCENT DE PAUL

860, rue du Roi ; 522-0880

MAISON DE LAUBERIVIÈRE

401, rue Saint-Paul ; 694-9316

LA MAISON DE LA SANTÉ

622 rue Saint-Joseph Est ; 650-2666

ORGANISATION ANTI-PAUVRETÉ QUÉBEC

627, boul. Charest ; 529-7912

SERVICE D'ENTRAIDE BASSE-VILLE INC.

155, av. du Sacré-Coeur ; 529-6889

Et plusieurs autres organismes ...

Pour plus d'informations:

www.centraide-quebec.com

RÉDACTRICE EN CHEF : Marie-Ginette Guay, Directrice artistique

ENTREVUES ET RÉDACTION :

Karine Côté

Développement de public

Théâtre PÉRISCOPE

Tél. : (418) 648-9989 poste 22

developpement@theatreperiscope.qc.ca

CONCEPTION VISUELLE ET MISE EN PAGE :

Émilie Poracchia

Adjointe aux communications et

au développement de public

Théâtre PÉRISCOPE

Tél. : (418) 648-9989 poste 30

info@theatreperiscope.qc.ca

RÉFÉRENCES :

OLIVIER, Anne-Marie, *Le Psychomaton*, version janvier 2007

BIENVENU, Sofie, « L'art de la renaissance », Voir Québec, Éditions Internet, [en ligne]. [<http://www.voir.ca>] (23 mars 2006)

NICOLE, Isabelle, *La revitalisation du quartier Saint-Roch, analyse statistique et cartographique*, mémoire, Université Laval, 2001.

http://www.ville.quebec.qc.ca/fr/ma_ville/toponymie/historique.shtml

<http://www.telegraphe.com/quebec/saintrach/index.html>

http://www.roche.ca/lafayette/pages/p_quart.htm

<http://www.arch.mcgill.ca/prof/mellin/arch671/winter2004/student/Tousignant/assi9histoire.htm>

http://www.lurelu.net/i_artices/html/zurbains2003.htm

ISBN 978-2-923589-03-9

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2007

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2007

Le Théâtre PÉRISCOPE reçoit l'appui du Conseil des arts et des lettres du Québec, du ministère de la Culture et des Communications, de Patrimoine canadien, de la Ville de Québec et d'Emploi-Québec.

PRO THEPER 2007.04.19X